



FRANCIS LARRAN

Pisistrate et ses fils ont-ils fait perdre
la Guerre du Péloponnèse aux Athéniens ?
ou l'exkursus VI 53-59
au service de l'heuristique thucydidéenne

Pour A. W. Gomme, A. Andrewes et K. J. Dover, l'exkursus de Thucydide sur le gouvernement tyrannique de Pisistrate et de ses fils est le fruit d'une tentation propre à tout historien de corriger l'erreur historique là où il la trouve ! Proposé dans leur savant commentaire de *La Guerre du Péloponnèse*,¹ l'argument est à la mesure de l'embarras des historiens contemporains qui se sont évertués à comprendre la raison d'être des chapitres VI 53-59. L'épisode se distingue, dans l'œuvre de Thucydide, par une singularité certaine. Unique digression historique mentionnée à deux reprises, elle fournit, contre l'habitude de Thucydide, force détails sur la tyrannie athénienne du VI^e siècle et les raisons qui ont provoqué sa chute. Son intention polémique paraît claire. Si le passage a d'abord vocation à rectifier les traditions erronées qui courent, dans l'Athènes du V^e siècle, sur les Pisistratides et les Tyrannoctones, il prend également le contrepied de l'image négative de leur tyrannie telle qu'elle est représentée dans les œuvres littéraires classiques² et pourrait même s'inscrire en porte-à-faux avec les caractéristiques générales attribuées, dans *La Guerre du Péloponnèse*, au régime tyrannique.³ Vertueux et intelligents, respectueux des lois et soucieux de la cité, Pisistrate et ses fils ne visent effectivement pas, à la différence des autres tyrans archaïques,⁴ à satisfaire uniquement leur intérêt personnel. Telle est la vision que donne Thucydide dans son « Archéologie ».

¹ A.W. Gomme - A. Andrewes - K.J. Dover, *A Historical Commentary on Thucydides*, vol. IV, Oxford 1970, rééd. 1978, 328-329.

² Hdt. V 55 rappelle ainsi que la tyrannie d'Hippias, déjà sévère, devint despotique après la mort d'Hipparque. Aristophane condamne, quant à lui, régulièrement sa tyrannie (Aristoph. *Eq.* 447-449 ; *Vesp.* 502 et *Lys.* 519, 1153 ; sur ce point : Ed. Lévy, *Athènes devant la défaite de 404, Histoire d'une crise idéologique*, École française d'Athènes 1976, 138).

³ Pour justifier leur médisme, les Thébains définissent ainsi leur régime politique au temps des Guerres médiques : « Dans notre ville, il se trouvait alors que le régime n'était ni une oligarchie aux lois égales ni une démocratie, mais celui qui est le plus éloigné de la légalité et du système le plus sage, pour ressembler le plus à la tyrannie : une poignée d'hommes détenait le pouvoir et ces gens-là, espérant accroître encore leur puissance personnelle si le Mède l'emportait, continrent le peuple par la force et appelèrent le barbare ; notre cité dans son ensemble n'était pas sa propre maîtresse quand elle a fait cela, et elle ne mérite pas de blâme pour des fautes commises hors de l'empire des lois » (Thuc. III 62, 3-4 ; trad. J. de Romilly).

⁴ Thuc. I 17.



En butte à la singularité de l'épisode, les débats historiographiques contemporains ont longtemps interrogé sa place et son rôle dans l'œuvre de Thucydide. Si l'on excepte l'hypothèse radicale d' E. Schwartz selon laquelle les chapitres VI 53-59 sont l'œuvre d'un compilateur maladroit,⁵ trois grands types de logique interprétative ont orienté les études consacrées à l'exkursus.⁶ Pour les unes, il faut voir en lui une remarque annexe ou secondaire de Thucydide à valeur essentiellement informative. Doublon de I 20, 2 intégré tardivement dans un ouvrage rédigé au fil des décennies pour les «annalistes»,⁷ l'épisode permettrait surtout, selon Cl. Mossé,⁸ de comprendre la tyrannie des Pisistratides et la cristallisation des haines athéniennes à l'encontre d'Alcibiade en 415. Dans une perspective ouverte par les historiens «unitaristes»,⁹ d'autres savants proposent encore de comprendre le passage en le replaçant dans l'œuvre de Thucydide. Il pourrait alors servir les structures littéraires de *La Guerre du Péloponnèse*,¹⁰ ou bien conforter la logique du livre VI par une mise en parallèle de la situation athénienne de 514 et celle de 415,¹¹ ou bien encore soutenir une des problématiques générales de Thucydide qui tend à démontrer que les erreurs de jugement ont conduit Athènes à la défaite.¹² Certains commentateurs suggèrent enfin de replacer l'exkursus dans son contexte de production, qu'il soit littéraire, intellectuel ou politique. Avec S. Hornblower, il faut ainsi le considérer comme l'héritage du projet de Thucydide de compléter l'œuvre d'Hérodote (en insistant par exemple sur la dimension sexuelle de l'épisode des Tyrannoctones)¹³ voire même de surpasser, dans le domaine littéraire, son art consommé de la digression historique.¹⁴ Si A. Momigliano voit en lui

⁵ E. Schwartz, *Das Geschichtswerk des Thukydides*, Bonn 1919.

⁶ Pour un aperçu détaillé des différentes interprétations de l'exkursus, se référer à S. Hornblower, *A Commentary on Thucydides*, vol. III, New York 2008, 433-453. Sur le rôle de l'exkursus dans l'œuvre de Thucydide, se référer de façon plus générale à H. Münch, *Studien zu den Exkursen des Thukydides*, Heidelberg 1935, A. Tsakmakis, *Thukydides über die Vergangenheit*, Tübingen 1995 et V. Pothou, *La place et le rôle de la digression dans l'œuvre de Thucydide*, Stuttgart 2009.

⁷ F. Jacoby, *Atthis. The local chronicles of Ancient Athens*, Oxford 1949, 338 (n. 47) rappelle que Thuc. I 20 a été écrit avant l'arrivée de l'Atthis d'Hellanikos et que VI 53-59 lui est postérieur.

⁸ Cl. Mossé, *La tyrannie dans la Grèce antique*, Paris 1969, rééd. 2004, 70-74 et *La reconstitution de l'histoire d'Athènes au IV^e siècle*, in B. Mezzadri (a cura di), *Historiens de l'Antiquité*, Paris 2008, 109-121 (notamment 109-110).

⁹ Pour un résumé des débats opposant les historiens «annalistes» aux «unitaristes», voir par exemple J. Pouilloux, *L'épigraphie et l'objectivité historique de Thucydide*, in J. Servais - T. Hackens - B. Servais-Soyez (Édd.), *Stemmata. Mélanges de philologie, d'histoire et d'archéologie grecques offerts à Jules Labarbe*, Liège 1987, 305-315, notamment 307-308.

¹⁰ Voir ici les commentaires de Hornblower, *Commentary*, cit., 435 et 440 ainsi que H.R. Rawlings, *The Structures of Thucydides' History*, Princeton 1981.

¹¹ Par exemple H.J. Diesner, *Peisistratidenexkurs und Peisistratidenbild bei Thukydides*, «Historia» VIII (1959), 12-22 et M.J. Vickers, *Thucydides 6, 53.3-59: not a "digression"*, «DHA» XXI, 1 (1995), 193-200 et E.A. Meyer, *Thucydides on Harmodius and Aristogeiton, Tyranny and History*, «CQ» LVIII, 1 (2008), 13-34.

¹² Par exemple S. Bocksberger, *Un ajout dans le discours d'Athènes d'Alcibiade. Thucydide, VI 16, 4-5*, «EL» IV (1981), 37-56 et H.-P. Stahl, *Thucydides: Man's Place in History*, Swansea 2003, 1-11.

¹³ Sur l'interprétation de la dimension sexuelle de l'épisode, consulter notamment N. Loraux, *Enquête sur la construction d'un meurtre en histoire*, «L'Écrit du temps» X (1985), 3-21 et V. Wohl, *The eros of Alcibiades*, «ClAnt» XVIII (2) (1999), 349-385.

¹⁴ Hornblower, *Commentary*, cit., 434-437. Sur les rapports entre Thucydide et Hérodote, voir encore L. Canfora, *Tucidide erodoteo*, «QS» VIII (1982), 77-84 et S. Hornblower, *Thucydides' Awareness of Herodotus or Herodotus' Awareness of Thucydides?*, in V. Fromentin - S. Gotteland - P. Payen (a cura di), *Ombres de Thucydide. La réception de l'historien depuis l'Antiquité jusqu'au début du XX^e siècle*, Actes des colloques de Bordeaux, les 16-17 mai 2007, de Bordeaux, les 30-31 mai 2008 et de Toulouse, les 23-25 octobre 2008, Bordeaux, 2010, 27-33.



l'écho d'un trauma permanent causé par le souvenir de la tyrannie dans les consciences collectives athéniennes,¹⁵ A.W. Gomme, A. Andrewes et K.J. Dover remarquent qu'il nourrit la controverse politique de son temps, opposant la tradition démocratique qui présente les Tyrannoctones comme les principaux responsables de la chute de la tyrannie à une tendance plus favorable aux Alcéméonides.¹⁶ H. Sancisi-Weerdenburg considère quant à elle qu'il porte la marque du développement des réflexions constitutionnalistes dans l'Athènes de la fin du V^e siècle.¹⁷

Les trois logiques interprétatives sont-elles inconciliables ? Nullement, si toutefois l'on refuse, avec N. Loraux, de considérer Thucydide comme notre collègue.¹⁸ Loin de répondre aux canons contemporains de l'investigation historique, l'exkursus semble enserré dans un système explicatif cohérent qui structure l'ensemble de *La Guerre du Péloponnèse*. Minutieusement calibrée pour servir la mise en parallèle de situations historiques et dégager leur portée universelle,¹⁹ la tyrannie de Pisistrate et de ses fils doit être considérée, dans l'œuvre de Thucydide, comme un outil d'intelligibilité de la crise politique, probablement marqué au fer de la pensée sophistique.²⁰ Au même titre que les passages II 65 et VI 15 qui exposent le jugement de Thucydide sur le rôle de Périclès et d'Alcibiade dans la Guerre du Péloponnèse, l'exkursus cherche sans doute à corriger les erreurs de jugement des contemporains mais aussi probablement à répondre aux polémiques sur les raisons de la défaite d'Athènes en 404.²¹ Quelle est, dans l'échec athénien, la part de responsabilité des Athéniens qui n'ont pas suivi les conseils de Périclès mais aussi d'Alcibiade dont le seul nom contribue encore à déchaîner les passions dans les premières années du IV^e siècle ? Une autorité tyrannique, telle que celle exercée par l'empire athénien lors du conflit, est-elle nécessairement vouée à devenir insupportable et à chuter, victime de ses excès ? Quel rôle attribuer aux passions et aux erreurs de jugement dans la dégénérescence du lien civique ? Le respect des lois et de la justice constitue-t-il un rempart efficace contre la perversion et les dérives de l'ordre politique ? Autant de questions qui agitent l'Athènes en reconstruction des années 390²² et auxquelles entend répondre un excursus forgé, dans l'atelier heuristique de Thucydide, sur l'enclume d'une raison sûre d'elle-même.

¹⁵ A. Momigliano, *L'exkursus di Tuciddide in VI 54-59*, in *Studi di storiografia antica in memoria di Leonardo Ferrero*, Turin 1971, 31-36 (notamment 32).

¹⁶ Gomme - Andrewes - Dover, *Historical Commentary*, cit., 325. Voir aussi C.W. Fornara *The "tradition" about the murder of Hipparchus*, «Historia» XVII (1968), 400-424.

¹⁷ H. Sancisi-Weerdenburg (Éd.), *Peisistratos and the Tyranny : a reappraisal of the evidence*, Amsterdam 2000, 11-15.

¹⁸ N. Loraux, *Thucydide n'est pas un collègue*, «QS» VI (1980), 55-81.

¹⁹ Voir ici les ouvrages de J. de Romilly cités en bibliographie.

²⁰ Thucydide a pu ainsi subir l'influence de son maître Antiphon mais aussi de Gorgias et de Prodicos (Marcell. 36 ; Hermog., II 11, 7).

²¹ Sur ce point, voir Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit.

²² Pour J. de Romilly, *Thucydide et l'impérialisme athénien*, Paris 1947, 206, J. Pouilloux - F. Salviat, *Thucydide après l'exil et la composition de son Histoire*, «RPh» LIX (1985), 13-20 et A. Magnelli, *Naxos, Apollo archégetes e la composizione delle Storie di Tuciddide*, «Sileno» XVII (1991), 281-286, *La Guerre du Péloponnèse* (notamment son livre VI) a probablement été composée, après le conflit, dans les premières années du IV^e siècle.



I. Aux origines thucydidiennes d'une bonne tyrannie archaïque

Intelligents et vertueux, craints et habiles, appréciés et accessibles²³... Pisistrate et ses fils marchent résolument, chez Thucydide, sur les traces du bon dirigeant. Ni envié ni critiqué, leur gouvernement sait œuvrer efficacement pour la cité athénienne : «sans prélever sur la population plus que le vingtième des produits, ils contribuèrent avec éclat à embellir la ville, soutinrent le poids des guerres, et, dans les sanctuaires s'acquittèrent des sacrifices».²⁴ Au nombre de leurs bienfaits urbanistiques, militaires et religieux, on retiendra dans la seule œuvre de Thucydide : l'aménagement de la fontaine Ennéakrounos, le coup de force probable sur l'île de Délos suivi de sa purification tout comme la mise en place de deux autels dédiés, par le fils d'Hippias (Pisistrate), aux Douze Dieux et à Apollon.²⁵ S'ils défendent ainsi l'intérêt collectif, ils ne perdent jamais de vue le leur. Aussi justement dirigée soit-elle, Athènes ne leur échappera pas : «De façon générale, la cité se gouvernait elle-même selon les lois existantes, à cette réserve près qu'ils veillaient à ce que toujours un des leurs occupât une des magistratures. Plusieurs d'entre eux exercèrent ainsi à Athènes la magistrature annuelle, en particulier Pisistrate, le fils du tyran Hippias».²⁶

Les données d'une description aussi élogieuse sont-elles puisées à la source d'une tradition ignorée par Hérodote, qui se montre moins prolixe et surtout plus dur à l'égard des Pisistratides ? Le doute est permis. Une lecture minutieuse de *La Guerre du Péloponnèse* suggère que Thucydide a lui-même cherché à profiler la tyrannie athénienne du VI^e siècle en fonction d'exemples tirés de son présent. Déjà éprouvée dans l'Archéologie qui analyse, par exemple, la royauté de Minos comme la maîtrise corinthienne des mers d'après un modèle athénien contemporain, la technique de reconstruction du passé par analogie avec le présent²⁷ pourrait ainsi mettre en écho Pisistrate et ses fils avec toute une série d'hommes de pouvoir du V^e siècle.

Suggéré par les chapitres VI 53-59 qui rappellent combien le souvenir erroné des Pisistratides a pu orienter, en 415, les décisions athéniennes lors des affaires de la mutilation des Hermès et de la parodie des Mystères, le rapprochement entre Alcibiade et les Pisistratides (notamment Hippias) pourrait avoir guidé Thucydide dans sa description de la tyrannie athénienne du VI^e siècle. Leur parcours est semblable... leurs intentions seront comparables. Homme aux mœurs considérées comme tyranniques,²⁸

²³ Thuc. VI 54, 5 ; 55, 3 ; 57, 2 ; 58, 1-2.

²⁴ Thuc. VI 54, 5 (trad. J. de Romilly).

²⁵ Respectivement Thuc. II 15, 5 ; III 104, 1 (avec Hornblower, *Commentary*, cit., 444) et VI 54, 6.

²⁶ Thuc. VI 54, 6. Signe possible de leur intérêt pour la justice, Hippias a choisi d'appeler sa fille Archédikè (Thuc. VI 59, 3).

²⁷ Thuc. I 4 (avec J. de Romilly, *Histoire et raison chez Thucydide*, Paris 1967, 261 et 276) et I 13, 2. Sur la méthode d'exploration du passé par analogie avec le présent dans l'Archéologie, se référer notamment à P. Payen, *Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'«Archéologie» de Thucydide*, «Anabases» III (2006), 137-154 (en particulier 141, 153-154).

²⁸ Thuc. VI 15, 4 et 28, 2 (avec R. Seager, *Alcibiades and the charge of aiming at tyranny*, «Historia» XVI (1967), 6-18). L'attribution du titre de stratège *autokratôr* qui donnait, en 407, à Alcibiade une forme de pouvoir tyrannique plébiscité par le peuple, a pu aussi éventuellement favoriser, dans l'esprit de Thucydide, son rapprochement avec les Pisistratides (Xen. *Hell.* I 4, 20). Alcibiade n'en tira pas cependant profit pour s'emparer de la tyrannie. Consulter ici J. Hatzfeld, *Alcibiade. Étude sur l'histoire d'Athènes à la fin du V^e siècle*, Paris 1940, 301-304 ; Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 140-141 et C. Bearzot, *Strategia autocratica e aspirazioni tiranniche. Il caso di Alcibiade*, «Prometheus» XIV (1988), 39-57.



Alcibiade ne peut résister, comme Hippias, à l'assaut de passions irréfléchies et prend, contraint, le chemin de l'exil puis de la trahison. Au premier, la voie laconienne et la terrible trahison de conseiller une double attaque spartiate en Sicile et à Décélie. Au second, la voie mède et le soutien de l'opération perse à Marathon.²⁹ Pour conforter la comparaison entre les deux hommes, Thucydide pourrait avoir directement modulé le souci des Pisistratides de concilier leurs intérêts personnels avec celui de la cité sur les intentions déclarées d'Alcibiade lors de son discours d'Athènes avant l'expédition de Sicile : «des actes qui valent tant de bruit à mon nom, s'ils nous procurent, à mes ancêtres et à moi-même, de la gloire, ont de plus, pour ma patrie, leur utilité».³⁰ Aux prétentions d'Alcibiade d'assurer l'éclat d'Athènes et la vitalité de sa vie religieuse par l'ostentation de ses richesses aux fêtes olympiques et le lustre de ses chorégies³¹ semble répondre la politique d'embellissement de la cité et le financement des sacrifices réalisés par les Pisistratides. Leur soutien aux guerres athéniennes pourrait tout autant correspondre à la politique active d'Alcibiade menée dans le Péloponnèse pour assurer Athènes de l'alliance des Argiens.³² Aussi suggestive soit-elle, l'analogie entre ces deux hommes ne fait cependant d'Alcibiade, dans *La Guerre du Péloponnèse*, ni un véritable tyran ni un dirigeant intelligent et vertueux.³³ Contre l'hypothèse de M. Vickers qui, tout en s'appuyant sur le texte de Plutarque, considère que l'objectif de VI 53-59 consiste à montrer qu'Alcibiade est plus tyrannique que les Pisistratides,³⁴ la prudence exige de ne retenir que les informations prises en compte dans la démonstration de Thucydide et, par conséquent, de proposer encore à notre investigation d'autres pistes de réflexion.

Intégrés au cercle fermé des hommes doués d'intelligence (*xunesis*) et de vertu (*aretè*),³⁵ Pisistrate et ses fils se distinguent, dans *La Guerre du Péloponnèse*, par une geste propre aux dirigeants les plus estimés par Thucydide. S'ils partagent la même *xunesis* que Thésée, Archidamos et Hermocrate, Hippias fait surtout preuve, à la mort de son frère Hipparque,³⁶ d'une faculté de prévision et d'adaptation comparable à celle démontrée par Thémistocle à la bataille de Salamine.³⁷ Dans une perspective plus flatteuse encore pour les tyrans athéniens, Thucydide leur attribue, tout à la fois, la valeur morale (*aretè*)³⁸ et la valeur intellectuelle (*xunesis*) qui font précisément la gloire de Brasidas et assurent l'autorité de Périclès sur les Athéniens.³⁹ Homme le plus important de son temps, incarnation du dirigeant idéal, premier entre tous les citoyens athéniens pour sa faculté de prévoir,⁴⁰ Périclès fait montre, comme les Pisistratides, d'intelligence et lutte,

²⁹ Pour Alcibiade : Thuc. VI 61, 6-7 ; VI 90-92 (avec Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 36). Pour Hippias : Thuc. VI 59, 2-4.

³⁰ Thuc. VI 16, 1. Consulter également Thuc. VI 16, 3.

³¹ Thuc. VI 16, 2-3. Voir aussi Isocr. XVI 32, 34 et 35.

³² Thuc. VI 16, 6 - 17, 1 ; 29, 3.

³³ Voir ici E.F. Bloedow, *Alcibiade «brilliant» or «intelligent» ?*, «Historia» XLI (1992), 139-157.

³⁴ Vickers, *Not a digression*, cit.

³⁵ Sur les qualités des hommes de pouvoir chez Thucydide, voir F. Frazier, *Prestige et autorité de l'homme d'État chez Thucydide*, «Ktèma» XXVI (2001), 237-256.

³⁶ Thuc. VI 58, 1-2.

³⁷ Thuc. I 79, 2 (Archidamos) ; I 74, 1 et 138, 2-3 (Thémistocle) ; II 15, 2 (Thésée) ; VI 72, 2 (Hermocrate) ; VI 54, 5 (Pisistratides). Se référer également à P. Huart, *Le vocabulaire de l'analyse psychologique dans l'œuvre de Thucydide*, Paris 1968, 283-284.

³⁸ Pour C.J. Classen, *Thucydides on politicians and poleis*, «PAA», LXXX, 2 (2005), 113-126, l'*aretè* chez Thucydide mesure le degré d'investissement d'un personnage dans la communauté politique.

³⁹ Respectivement Thuc. IV 81, 2 et II 65, 8.

⁴⁰ Thuc. I 127, 3 ; 139, 4 ; II 65, 6 et 13. Sur l'image de Périclès chez Thucydide : Ch. Pébarthe, *Périclès, au-delà de Thucydide*, in Fromentin - Gotteland - Payen (a cura di), *Ombres de Thucydide*, cit., 463-490.



incorruptible, pour le bien de la cité.⁴¹ Écouté et craint,⁴² il instaure de fait, dans l'Athènes démocratique, une sorte de principat⁴³ respectueux, comme la tyrannie des Pisistratides, des traditions, des lois et des institutions.⁴⁴ Pisistrate et ses fils doivent-ils être pour autant considérés comme la réplique archaïque du meilleur dirigeant athénien du V^e siècle ? Ils ne peuvent en réalité soutenir complètement la comparaison, car, à la différence de Périclès dont la *gnômè* n'a jamais cédé devant l'*orgè* des foules athéniennes,⁴⁵ Hippias se laisse entièrement dominer par la peur à la suite de l'attentat contre Hipparque.⁴⁶

Si d'indéniables points communs rapprochent les tyrans athéniens d'Alcibiade et de Périclès, il n'en reste pas moins que l'analogie entre ces hommes n'est jamais parfaite. L'intention de Thucydide se résume-t-elle d'ailleurs à dresser une typologie des principaux dirigeants par traits de caractère ? Il faut toujours, dans la *Guerre du Péloponnèse*, s'extraire du particulier pour atteindre le général et préférer dès lors la comparaison entre des situations politiques plutôt qu'entre des individus. Des points communs entre des dirigeants à la mise en parallèle des régimes qu'ils dirigent, il n'y a qu'un pas que Thucydide franchit grâce à la mise en écho de trois moments majeurs de l'histoire athénienne.

S'il est considéré par les cités sujettes comme tyrannique au temps de la Guerre du Péloponnèse,⁴⁷ l'empire athénien des premières années fait cependant figure, dans l'œuvre de Thucydide, de bon régime politique. Il a pu, à ce titre, servir de modèle à la tyrannie de Pisistrate et de ses fils avant ses dérives autoritaires. L'analogie entre les deux régimes est, dans *La Guerre du Péloponnèse*, remarquable. Comme les tyrans archaïques, Athènes exerce son autorité, dans la confiance, sur des cités consentantes.⁴⁸ Comme eux encore, elle fait grand cas des règles en garantissant l'autonomie de ses alliés et en les invitant à participer aux délibérations communes.⁴⁹ Comme Pisistrate, elle s'attache au sanctuaire de Délos qui accueille le trésor de la Ligue.⁵⁰ Comme les Pisistratides enfin,

⁴¹ Injustement critiqué par les Athéniens lors de la deuxième invasion de l'Attique, Périclès rappelle ainsi aux Athéniens : «En ma personne, pourtant, votre colère vise un homme qui, je crois n'est inférieur à personne pour juger ce qu'il faut et le faire comprendre, qui de plus est patriote et ne cède pas à l'argent» (Thuc. II 60, 5). Voir encore pour l'incorruptibilité de Périclès : Thuc. II 13, 1 et 65, 8.

⁴² Thuc. II 65, 9.

⁴³ Thuc. II 65, 9 rappelle ainsi à son sujet : «Sous le nom de démocratie, c'était en fait le premier citoyen qui gouvernait».

⁴⁴ Si la sorte de principat mis en place par Périclès respecte le fonctionnement démocratique de la cité comme l'a montré Ph. Gauthier (*La cité*, in *Athènes au temps de Périclès*, Paris 1965, 12-47), on notera également que le fils de Xanthippe fait grand cas, au début de l'Oraison funèbre, du respect des traditions et des usages anciens (Thuc. II 35, 3).

⁴⁵ Par exemple Thuc. II 22, 1 et II 65, 8. Sur l'opposition entre *gnômè* et *orgè*, voir P. Huart, *Gnômè chez Thucydide et ses contemporains, Sophocle, Euripide, Antiphon, Andocide, Aristophane. Contribution à l'histoire des idées à Athènes dans la seconde moitié du V^e siècle avant J.-C.*, Paris 1973 et F. Frazier, *L'homme face à l'action : quelques emplois de gnômè chez Thucydide*, «CCG» XII (2001), 33-67.

⁴⁶ On retiendra également ici la réserve avec laquelle Thuc. VI 54, 5 présente la *xunesis* et l'*aretè* des Pisistratides qu'il compare seulement à celles des autres tyrans : «et même nulle autre famille, dans l'exercice de la tyrannie, ne fit aussi longtemps que la leur montre de valeur morale et d'intelligence».

⁴⁷ Thuc. II 62-64 et Aristoph. *Eq.* 1114. Voir aussi L. Sancho Rocher, *Tucidides y el tema de la polis-tyrannos*, «QS» XL (1994), 59-83 et A. Bresson, *Revisiting the Pentekontaetia*, in Fromentin - Gotteland - Payen (a cura di), *Ombres de Thucydide*, cit., 383-401.

⁴⁸ Thuc. I 75, 2 ; 95, 1 ; 96, 1 ; III 10, 4 et 6.

⁴⁹ Thuc. I 77, 3 ; I 97, 1.

⁵⁰ Thuc. I 96, 2.



Athènes s'investit dans les guerres étrangères en menant la lutte contre les Mèdes⁵¹ et en levant un *phoros* qui fait sans doute modèle d'équité en 478.⁵² Il faut encore aller plus loin, car l'Athènes de Pisistrate et de ses fils résonne des vertus type de la bonne *politeia*. Elle reprend ainsi les caractéristiques premières prêtées à l'Athènes idéalisée de l'Oraison funèbre.⁵³ À l'intelligence et à la vertu des Pisistratides répondent notamment la capacité de raisonnement des Athéniens et leur implication dans les affaires de la cité.⁵⁴ À l'intérêt de Pisistrate et de ses fils pour les guerres extérieures, l'eunomie et le fonctionnement des magistratures font encore écho la vertu guerrière des Athéniens de l'Oraison funèbre, leur respect des lois et leur attention aux magistrats qui se succèdent.⁵⁵ À la politique bienveillante des tyrans archaïques qui imposent à leurs sujets une fiscalité modérée, leur assurent le bien-être et leur garantissent la tenue de sacrifices dans les sanctuaires de la cité correspondent enfin la qualité de vie démocratique assurant à tous, et même au plus pauvre, tolérance, agrément et participation aux fêtes religieuses comme aux affaires de l'État.⁵⁶

Alcibiade, Brasidas, Périclès, l'empire-tyran des premiers temps, l'Athènes idéalisée de l'Oraison funèbre et enfin la tyrannie archaïque athénienne... de telles mises en parallèle, plutôt flatteuses pour Pisistrate et ses fils, ne détonnent pas dans une œuvre qui ne condamne que rarement les tyrans.⁵⁷ Outre la représentation positive du gouvernement des Pisistratides, Thucydide porte, d'après P. Payen, aux tyrans archaïques une critique moins radicale qu'on ne le pense généralement.⁵⁸ Il compose même, au livre II, un court éloge du tyran macédonien Archélaos alors même qu'il est l'objet de la détestation de Platon.⁵⁹ Si l'admiration de Thucydide pour le « principat » de

⁵¹ Thuc. I 95, 7 ; I 96, 1 ; VI 83, 1-2.

⁵² En 421, les alliés réclament en effet un retour au montant du *phoros* fixé à 460 talents par Aristide (Thuc. V 18, 5). D'après Ps. And. IV, 11, Aristide avait établi le tribut (*phoros*) des alliés le plus justement du monde.

⁵³ Sur ce point N. Loraux, *L'Invention d'Athènes. Histoire de l'oraison funèbre dans la « cité classique »*, Paris 1981, rééd. 1993.

⁵⁴ Thuc. II 40, 2 («Une même personne peut à la fois s'occuper de ses affaires et de celles de l'État (...). Nous jugeons ou raisonnons comme il faut sur les questions»).

⁵⁵ Thuc. II 37, 3 ; 39, 1.

⁵⁶ Thuc. II 37, 2-3 («nous n'avons pas de colère envers notre prochain (...), nous ne recourons pas à des vexations (...); la tolérance régit nos rapports privés»); 37, 1 («la pauvreté n'a pas pour effet qu'un homme, pourtant capable de rendre servir à l'État, en soit empêché»); 38, 1 («nous avons assuré à l'esprit les délassements les plus nombreux : nous avons des concours et des fêtes religieuses qui se succèdent toute l'année, et aussi, chez nous, des installations luxueuses dont l'agrément quotidien chasse au loin la contrariété»). Avec Huart, *Vocabulaire*, cit., 99, on notera que l'adverbe *epachthès* sous une forme négative qualifie la tyrannie des Pisistratides qui n'est pas à la charge du peuple (Thuc. VI 54, 5) et que le contraire du précédent, sous la forme *anepachthós*, souligne, dans l'Oraison funèbre, la tolérance des Athéniens dans leurs rapports privés (Thuc. II 37, 3).

⁵⁷ Sur la place de la tyrannie chez Thucydide, consulter notamment D. Plácido, *Tucidides, sobre la tiranía*, in *Estudios sobre la antigüedad en homenaje al Profesor Santiago Montero Díaz*, Madrid 1989, 155-164, N. Luraghi *Lo Storico e la Sua Guerra.pdf* et voire même Th. Hobbes, *Introduzione* alla traduzione della Guerra del Peloponneso, nella edizione italiana a cura di G. Borrelli, Napoli, Bibliopolis 1984.

⁵⁸ Payen, *Archéologie*, cit., 152-153 : «Contrairement à la thèse la plus répandue chez les historiens modernes, Thucydide, I 17 souligne que, durant tout le temps des tyrans, "il ne s'accomplit sous leur direction rien qui mérite d'être rapporté", précisément parce que, si c'est la guerre qui permet de situer un état historique sur une échelle de valeur, si c'est le principe qui domine la grille d'analyse [dans l'Archéologie], alors les tyrans sont hors du coup ; la puissance militaire ne fut pas, sauf exception, la marque distinctive de ces régimes».

⁵⁹ Thuc. II 100, 2 ; Plat. *Gorg.* 471a-c.



Périclès respectueux des institutions démocratiques, l'estime qu'il porte aux meneurs de la révolution oligarchique des Quatre Cents et son éloge du régime des Cinq Mille comme celui de la démocratie⁶⁰ entretiennent le flou sur le positionnement politique exact de l'auteur de *La Guerre du Péloponnèse*, des certitudes demeurent.

Dans une posture sophistique prompt à mettre à la question les traditions et les idées reçues, les chapitres VI 53-59 s'attaquent aux condamnations les plus simples et les plus courantes du régime tyrannique. Avec l'exemple de Pisistrate et de ses fils qui laissent la cité athénienne se gouverner selon ses propres lois, Thucydide contre ainsi successivement les arguments d'Euripide, de Xénophon et de Thrasymaque qui voient dans la loi la chose du tyran, la traduction de sa violence ou bien encore le fruit de son intérêt personnel.⁶¹ Avec la tyrannie des Pisistratides bienveillante à l'égard de leurs sujets, Thucydide prend encore à contrepied les contempteurs du régime tyrannique qui l'associent trop généralement, à l'instar d'Hérodote, d'Aristophane, d'Euripide et de Thrasymaque, à la violence, à l'arbitraire et à la ruse malfaisante.⁶²

Quelle que soit la réalité de la filiation généalogique qui pourrait unir les Pisistratides à Thucydide,⁶³ l'influence d'Antiphon semble davantage autorisée à expliquer les partis pris des chapitres VI 53-59 et, d'une façon plus générale, l'estime que Thucydide porte à la valeur des dirigeants plus qu'à la nature des régimes politiques.⁶⁴ Particulièrement apprécié dans *La Guerre du Péloponnèse*,⁶⁵ le sophiste se fait le promoteur d'une autorité assez solide pour éviter les égarements humains : «Rien n'est pire pour les hommes que l'absence d'autorité (*anarchias*) : les hommes d'autrefois, parce qu'ils savaient cela, avaient habitué les enfants, depuis leur jeune âge, à être commandés et à exécuter les ordres, afin que, parvenus à l'âge d'homme, ils ne soient pas troublés lorsqu'ils devraient affronter un complet changement de situation».⁶⁶ Thucydide ne dit pas autrement lorsqu'il s'agit de faire l'éloge des dirigeants suffisamment forts pour guider, par la crainte, les foules et leur éviter, grâce à l'intelligence et à la faculté de prévoir, de sombrer dans l'erreur de comportements irrationnels. Tel est le cas de Périclès face aux Athéniens en proie aux malheurs de la Guerre du Péloponnèse.⁶⁷ En revanche, tel n'est pas celui d'Hippias qui ne sait résister aux passions humaines et préserver sa tyrannie de dérives politiques fatales.

⁶⁰ Respectivement Thuc. II 65, 8-13 ; VIII 68, 1-4 ; VIII 97, 2 et 89, 3.

⁶¹ Eur. *Supp.* 429-434 ; Xen. *Mem.* I 2, 40 ; Plat. *Rep.* 338d (Thrasymaque).

⁶² Hdt. III 80, 5 ; Aristoph. *Vesp.* 464 sq ; Eur. *Supp.* 444-449 et ; Plat. *Rep.* I 344a (Thrasymaque).

⁶³ Telle est notamment l'hypothèse de L. Piccirilli, *Ermippo e la discendenza di Tucidide dai Pisistratidi*, «CCC» VI (1985), 17-23.

⁶⁴ Voir notamment ici C. Darbo-Peschanski, *La politique de l'histoire : Thucydide historien du présent*, «Annales ESC» XLIV (1989), 653-675 (en particulier 662-663) et L. G. Mitchell, *Thucydides and the monarch in democracy*, «Polis (Exeter)» XXV (2008), 1-30.

⁶⁵ Thuc. VIII 68, 1 rappelle ainsi «c'était Antiphon, un homme qui, parmi les Athéniens de son temps, ne le cédait à personne en valeur et excellait tant à concevoir qu'à exprimer ses idées (...). Il n'avait pas son pareil pour aider, dans les débats des tribunaux aussi bien que de l'assemblée, quiconque venait lui demander un conseil».

⁶⁶ Antiphon cité par Stob. II 31, 40 (traduction M.-L. Desclos).

⁶⁷ Notamment Thuc. II 22, 1 ; 65, 1 et Huart, *Vocabulaire*, cit., 162.



II. Une tyrannie archaïque prise dans la tourmente des plaies de La Guerre du Péloponnèse

Ce sont souvent, dans *La Guerre du Péloponnèse*, les mêmes plaies qui s'abattent sur les régimes politiques : fruits fréquents des hasards de l'histoire, de folles passions surgissent, paralysent le jugement et conduisent finalement à une panique funeste.⁶⁸ Portée par une nature humaine qui assure, d'une situation historique à l'autre, la répétition des mêmes maux,⁶⁹ la logique thucydéenne des dérives politiques s'empare, impitoyable, de la tyrannie des Pisistratides.

Nées du hasard d'une aventure amoureuse (*erotikè xuntuchia*) entre Harmodios et Aristogiton,⁷⁰ de folles passions dérèglent violemment les comportements des protagonistes. Côté Pisistratides, Hipparque s'éprend du jeune Harmodios et tente de le séduire.⁷¹ Côté Tyrannoctones, la jalousie amoureuse, la blessure d'orgueil, la soif de vengeance poussent, sans frein, à une colère (*orge*) paroxystique qui accouche d'un coup d'audace irréfléchi.⁷² Une crainte (*phobos*) irrationnelle gagne dès lors les esprits : Harmodios et Aristogiton prêtent à Hipparque une violence tyrannique qu'il n'a pas ;⁷³ après l'assassinat de son frère, Hippias est gagné par une peur paranoïaque.⁷⁴

Patron probable des plaies de la tyrannie athénienne archaïque, les égarements des Athéniens de 415, alors irrités par la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères,⁷⁵ sont provoqués par les mêmes maux. À la veille de l'expédition athénienne, le cocktail des passions athéniennes est tout aussi explosif. La foule est prise par un furieux désir (*erôs*) de Sicile, enthousiaste à l'idée d'une conquête facile, excitée par l'espoir de voir du pays et fascinée par les richesses supposées de l'île.⁷⁶ Alcibiade est porté par la *pleonexia* comme par la *philotimia*⁷⁷ qui pourraient, toutes deux, lui permettre de satisfaire son avidité et sa folle ambition de commander ou même de conquérir la Sicile puis la Méditerranée occidentale.⁷⁸ Ses adversaires ne résistent pas moins à la tentation d'attiser la rumeur du complot tyrannique pour l'écarter de la scène politique, prendre enfin la direction du peuple et satisfaire ainsi leurs ambitions personnelles.⁷⁹ L'erreur n'a plus, dans une telle ambiance passionnée, de garde-fou. En dépit de l'absence de preuves concrètes, Alcibiade est considéré comme un tyran en herbe

⁶⁸ Sur ce point, voir par exemple G. Bruno Sunseri, *Tucidide e la psicologia di massa: alcune considerazioni*, «Hormos» III (2011), 24-35 et N. Cusumano, Ἐκπληξίς καὶ κατάπληξις: *shock e resilienza in Tucidide*, «Hormos» III (2011), 36-54.

⁶⁹ Thuc. III 82, 2.

⁷⁰ Thuc. VI 54, 1-2.

⁷¹ Thuc. VI 54, 3.

⁷² Thuc. VI 54, 3 ; 56, 1-2 ; 57, 3 ; 59, 1. Bien que motivée par des passions irrationnelles, la geste des Tyrannoctones pourrait également avoir, selon Hornblower, *Commentary*, cit., 443, une dimension idéologique comme le suggérerait la référence de Thuc. VI 54, 2 à l'appartenance d'Aristogiton à la classe moyenne.

⁷³ Thuc. VI 54, 3-4 et 59, 1.

⁷⁴ Thuc. VI 59, 2.

⁷⁵ Thuc. VI 60, 2.

⁷⁶ Thuc. VI 6, 1 ; 13, 1 ; 19, 1 ; 24, 3-4.

⁷⁷ Nous touchons ici à deux passions tenues par Thuc. III 82, 8 pour responsables des bouleversements en tout genre qui se produisirent durant la Guerre du Péloponnèse. Sur ces notions, consulter notamment Huart, *Vocabulaire*, cit., 389 et 392 ; Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 136.

⁷⁸ Thuc. VI 12, 2 ; 15, 2-3 ; 90, 2-3 ; 91, 3.

⁷⁹ Thuc. VI 28, 2 et 61, 1.



capable de livrer la cité aux Lacédémoniens.⁸⁰ Alors qu'Hipparque n'était ni tyran ni un homme aux mœurs brutales et que les dérives autoritaires de la tyrannie ne sont survenues qu'après son assassinat, les Athéniens se souviennent, à tort, que les Tyrannoctones ont mis fin, par leur attentat, à une tyrannie devenue violente d'elle-même.⁸¹ Alors que les Alcméonides ont participé aux côtés des Spartiates à la chute de la tyrannie en 514, les foules préfèrent se remémorer seulement l'intervention lacédémonienne car elle nourrit leur anxiété de voir l'ennemi s'emparer d'Athènes.⁸² Nourrie de l'irréflexion, de souvenirs erronés et du déchaînement des passions, la crainte (*phobos*) soupçonneuse s'empare des esprits athéniens.⁸³

Si la logique des dérives de la tyrannie des Pisistratides fait directement écho à la situation athénienne de 415, elle reprend à son compte la combinaison factorielle (passions – erreurs de jugement – crainte) à l'origine des crises paradigmatiques de Corcyre⁸⁴ et de Syracuse.⁸⁵ Fondues dans le creuset de l'heuristique thucydéenne, les dérives de la tyrannie des Pisistratides peuvent dès lors soutenir la mise en parallèle avec les autres crises politiques de *La Guerre du Péloponnèse*. La légitimité de la comparaison suggérée plus haut entre le régime des Pisistratides, l'empire athénien et l'Athènes de l'Oraison funèbre trouve encore ici à se conforter, puisque, dans les trois cas, les mêmes causes conduisent globalement aux mêmes effets. La colère (*orgè*), les mécontentements jaloux et la crainte (*phobos*) d'être asservi par Athènes entraînent ses alliés comme les autres cités grecques à se révolter et à solliciter l'aide des libérateurs lacédémoniens.⁸⁶ Effrayés par l'affirmation d'un empire tyrannique athénien pris par le désir insatiable de dominer, ils s'engagent alors dans la Guerre du Péloponnèse.⁸⁷ Confrontés à l'invasion spartiate de l'Attique comme à la peste, les Athéniens deviennent par ailleurs la proie des passions. L'affliction et la colère (*orgè*) l'emportent désormais sur leur capacité de jugement⁸⁸ et brouillent leur mémoire.⁸⁹

⁸⁰ Thuc. VI 60, 1-2 et 61, 2. Thucydide prend d'ailleurs nettement parti contre les adversaires d'Alcibiade en qui il voit des hommes jaloux et fourbes (Thuc. VI 28, 2 et 29, 3).

⁸¹ Thuc. VI 53, 3 ; 54, 1-2 ; 55, 1 et 4 ; 59, 2.

⁸² Thuc. VI 53, 3 et 59, 4.

⁸³ Thuc. VI 53, 2-3 ; 60, 1.

⁸⁴ À l'instar de la guerre civile de Corcyre qui plonge la cité dans la violence et dans l'effroi (Thuc. III 74, 2 ; 77, 1 ; 81, 3-5), les autres *staseis* nées lors de la Guerre du Péloponnèse se nourrissent de la même passion du pouvoir, voulu par cupidité et par ambition, et incitent les hommes à l'erreur en leur faisant changer jusqu'au sens usuel des mots pour servir leurs intérêts personnels (notamment Thuc. III 82, 4-5 et 8).

⁸⁵ Au sujet des on-dit sur l'expédition athénienne de 415 et la possibilité d'y voir le fruit de manipulations politiques, Athénagoras rappelle notamment : «il y a ici des gens pour faire des nouvelles qui ne sont pas ni ne peuvent être. Ces gens-là, ce n'est pas d'aujourd'hui, mais de tout temps, je le sais, qu'ils veulent par des propos de cette sorte (...) vous effrayer, vous le peuple, pour exercer eux-mêmes le pouvoir dans la cité (...). Voilà comment, en raison de ces menées, notre cité, rarement tranquille, récolte en partage de fréquentes révolutions et plus de luttes contre elle-même que contre ses ennemis, parfois aussi la tyrannie ou de criminelles dominations personnelles» (Thuc. VI 38, 1-3).

⁸⁶ Thuc. I 69, 1 ; 75, 1 et 76, 1 ; II 8, 4-5 ; 63, 1 et 64, 5.

⁸⁷ Sur la peur (*phobos*) inspirée par la puissance athénienne : Thuc. I 23, 6 ; 33, 3 ; 88 ; 123, 1 ; V 11, 1 ; VI 34, 2 ; VII 56, 2. Sur la soumission des impérialistes athéniens aux instincts aveugles d'une nature humaine qui pousse les plus forts à dominer les plus faibles : Thuc. I 76, 2-3 ; V 105, 2. Sur le caractère déraisonnable et dangereux de l'affirmation de leur domination, voir les conseils de Périclès donnés aux Athéniens au début du conflit : Thuc. II 65, 7 et 11.

⁸⁸ Thuc. II 59, 1-3 ; 60, 1-2 ; 61, 2.



La démonstration de Thucydide semble claire : les passions irréfléchies, les erreurs de jugement et la crainte sont la source des dérives politiques. La fin de la tyrannie des Pisistratides, forgée dans le même moule que les autres crises de la Guerre du Péloponnèse, est là pour le montrer. Il faut cependant aller plus loin et comprendre, en la replaçant dans son contexte de production, la portée profonde de l'analyse de Thucydide qui ne vaut pas seulement pour elle-même. Féroce critique des dérapages d'une cité Athénienne qui a trop souvent laissé son sort entre les mains d'une foule impulsive⁹⁰ capable d'exiler sans preuve Alcibiade, d'exécuter les stratèges de la bataille des Arginuses ou bien encore de condamner Socrate à mort, l'exkursus sur Pisistrate et ses fils sert, au même titre que les autres considérations de Thucydide, une démonstration d'ensemble qui vise, dans une démarche sophistique, à redresser l'opinion incertaine et chancelante de ses contemporains.

Dans l'ombre des critiques adressées tant aux Athéniens de 415 qu'aux Tyrannoctones se laisse effectivement deviner la nouvelle figure du sage chère à Antiphon : maître de lui-même, il ne cède ni au plaisir ni à la passion ; instruit par le passé, il ne retombe jamais dans l'erreur.⁹¹ Si Thucydide s'engage, comme bon nombre d'hommes de lettres de son époque, dans la condamnation des hommes incapables de laisser leur raison dominer leurs passions,⁹² il s'inspire directement, aux chapitres VI 53-59, de la pensée sophistique qui place les sentiments individuels et l'intérêt personnel aux origines de l'action humaine. Avec Thrasymaque, l'Anonyme de Jamblique et Hippias,⁹³ il considère les ambitions privées, la *pleonexia*, la *philotimia* et l'envie comme la plaie des cités. Avec Antiphon et Gorgias,⁹⁴ il fait des passions, de la colère et de la crainte les ennemis du bon sens, du jugement et de la concorde. Si la condamnation thucydidéenne des erreurs des foules athéniennes pourrait faire écho à celle de Socrate selon lequel les fautes de conduite du grand nombre sont le fruit de son ignorance ou de sa propension à écouter l'opinion plus que la réflexion,⁹⁵ elle s'engouffre encore dans la voie ouverte par les critiques sceptiques de Gorgias.

Les similitudes entre l'exkursus sur la tyrannie athénienne et l'*Éloge d'Hélène* sont, à cet égard, remarquables. Il s'agit dans les deux cas d'user de raison et d'esprit critique pour abattre les idées reçues et combattre les certitudes antérieures portées par des traditions orales erronées.⁹⁶ Alors que Thucydide lutte pied-à-pied contre les fausses réputations des Tyrannoctones et des Pisistratides⁹⁷ nourries par les vers de chansons de table et par les considérations d'Hellanikos,⁹⁸ Gorgias s'emploie à faire tomber la

⁸⁹ Lors de la première invasion de l'Attique, les Athéniens, pris de colère contre Périclès, oublient ses conseils antérieurs et, dans la douloureuse épreuve de la peste, ils règlent leurs souvenirs sur ce qui leur arrive (Thuc. II 21, 3 et 54, 2).

⁹⁰ Thucydide condamne à plusieurs reprises les erreurs et les revirements des foules athéniennes : Thuc. I 144, 1 ; II 65, 3 ; III 43, 4 ; VIII 1, 1.

⁹¹ Ant. *Fragments* 15 et 16 (Stob. III 5, 57 et 20, 66). Voir aussi Thuc. II 87, 4, And. II 6 et III 32. Sur ce point : Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 219.

⁹² Par exemple F. Larran, *Le bruit qui vole. Histoire de la rumeur et de la renommée en Grèce ancienne*, Toulouse 2011, 95-115.

⁹³ D.H. *Dem.* 3, 1-55 (Thrasymaque) ; Anon. *Jambl.* IV 1, 5-6 et VI 1 ; Stob. III 38, 32 (Hippias).

⁹⁴ Ant. V 72 ; Gorg. *Hel.*, 17.

⁹⁵ Par exemple Plat. *Alc.* 2, 145e-146e et *Alc.* 1, 117d et 118a.

⁹⁶ Thuc. I 20, 1-3 et Gorg., *Hel.*, 2.

⁹⁷ Thuc. VI 53, 3 et 55, 4.

⁹⁸ Voir également A. Scholte, *Hippias ou Hipparque ?*, «Mn» V (1937), 69-75 ; Fornara, *The Murder of Hipparchus*, cit., 381-383 et Hornblower, *Commentary*, cit., 439.



renommée mensongère d'Hélène.⁹⁹ Alors qu'une éthique de l'effort engage Thucydide à lire attentivement les sources épigraphiques, à retenir les traditions orales les plus solides et à conduire des déductions logiques,¹⁰⁰ une analyse critique et systématique des différents cas de figure pouvant déconsidérer Hélène occupe Gorgias. À chaque fois, il s'agit de dire le vrai à des contemporains incapables d'aller au-delà des apparences, de lire clairement dans le passé, d'examiner le présent et de conjecturer l'avenir.¹⁰¹

C'est bien contre la philosophie de l'histoire la plus simple de ses contemporains que l'exkurs sur Pisistrate et ses fils paraît se dresser. Source des erreurs athéniennes de 415, l'idée commune selon laquelle l'histoire est naturellement conduite à se répéter subit de plein fouet les coups de boutoir d'une critique thucydidéenne marquée du sceau de la pensée de Protagoras.

Alcibiade sera tyran, car il est, croit-on savoir, d'une nature antidémocratique ! Encore débattue au début du IV^e siècle,¹⁰² la question de ses penchants naturels pour les excès tyranniques, la dépravation morale, l'injuste violence et l'insatiable appétit de pouvoir¹⁰³ se nourrit de la vision stéréotypée du tyran, des idées reçues sur l'hérédité des comportements antidémocratiques¹⁰⁴ et de la vulgate d'une pensée sophistique selon laquelle l'homme est, par nature, poussé à dominer¹⁰⁵ ou encore, selon Socrate, tenté d'obtenir la tyrannie.¹⁰⁶

Athènes tombera entre les mains des Lacédémoniens, car l'histoire est amenée, imagine-t-on, à se répéter cycliquement ! Dans les esprits athéniens, la voie est effectivement toute tracée : en 514, ce sont les Lacédémoniens qui ont fait chuter la tyrannie ; en 415, ils prendront la ville si Alcibiade mène à bien son complot. L'origine de cette vision commune est à trouver aussi bien dans les œuvres littéraires de la fin du V^e siècle que dans les traumas nés de la Guerre du Péloponnèse. Peut-être influencés par la *Ringkomposition* de l'*Enquête* hérodotéenne, les Athéniens voient, dans les pièces d'Aristophane, les apprentis tyrans marcher dans les traces des Pisistratides.¹⁰⁷ Déstabilisés par un conflit inédit,¹⁰⁸ les Grecs de la Guerre du Péloponnèse se tournent

⁹⁹ Gorg. *Hel.* 2, 6, 8 et 21.

¹⁰⁰ Thuc. VI 54, 7 ; 55, 1-3 ; 59, 3. Voir encore sur la méthode d'investigation de Thucydide : Thuc. I 1, 2 ; 20, 1 ; 22, 2-3 et V 26, 5.

¹⁰¹ Gorg. *Hel.* 11.

¹⁰² Dans les années 390, alors que les partisans de la reconstitution de l'empire athénien se réclament du nom d'Alcibiade (G. Mathieu, *Isocrate*, I, Paris 1956, 49), la mémoire du dirigeant athénien attise la polémique entre Thucydide, Lysias (XIV et XV), Isocrate (XVI), le Pseudo-Andocide et Platon (*Alc.*). Sur ce point : H. Häusle, *Alkibiades, der Tyrann : ein Beitrag zur politischen Polemik in Reden des 5. und 4. Jahrhunderts v. Chr.*, «Archaïognosia» V (1987-1988), 85-129.

¹⁰³ Ps. And. IV 10, 13-17, 19, 24, 27-29 ; Lys XIV 41-42 et *Frag.* XXX ; Plat. *Alc.I*, 105e.

¹⁰⁴ En faisant d'Alcibiade le digne émule de ses ancêtres dépravés et ostracisés, Lysias (XIV 25, 35, 38-40) et Ps-Andocide (IV, 34) font de lui un ennemi héréditaire de la cité et prennent alors le contrepied d'Isocrate (XVI, 24-25, 28-29) qui le considère comme un homme qui ne dégénéra pas les qualités démocratiques de sa famille.

¹⁰⁵ Thuc. I 76 2-3 ; V 105, 2. Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 141 admet par ailleurs que «si on veut voir en Alcibiade un tyran, c'est qu'il incarne la nouvelle idéologie de la puissance (...). Une telle analyse (...) se fonde sur l'idée que l'ambition ne saurait souffrir de limitation».

¹⁰⁶ Platon *Alc.* 2, 142b-c.

¹⁰⁷ Consulter respectivement I. Beck, *Die Ringkomposition bei Herodot und ihre Bedeutung für die Beweisstechnik*, New York 1971 ; E. Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 138 (avec notamment Aristoph. *Eq.* 447-449).

¹⁰⁸ Considérée par Thucydide (I 1-2) comme la plus grande crise qui émut le monde grec, la Guerre du Péloponnèse «comporta pour la Grèce des bouleversements comme on n'en vit jamais dans un égal laps de temps» : villes dépeuplées, exils, massacres, aléas naturels incroyables, incendies, peste,



encore régulièrement vers le passé pour y trouver les clefs de lecture rassurantes d'un présent qui leur échappe. Il faut ainsi revenir sur les événements précédents pour voir clair dans la confusion des événements tragiques, pour donner une logique rationnelle à une histoire devenue folle et ainsi anticiper plus sereinement l'avenir immédiat :¹⁰⁹ les Guerres médiques sont utilisées par Périclès comme Hermocrate pour prédire une victoire rassurante à leurs concitoyens ; Athènes espère un temps que les invasions de l'Attique prendront le chemin de la brève expédition de Pleistoanax du milieu de la décennie 440 ; les Athéniens s'enthousiasment également à l'idée que les Spartiates de Sphactérie tiendront aussi peu de temps que ceux tombés aux Thermopyles ; en Sicile, Nicias rappelle encore à ses hommes que, dans le passé, d'autres armées se sont sorties de situations encore plus désespérées que la leur¹¹⁰...

La prédiction de Nicias se révèle cependant aussi vaine que celles des Athéniens de 415 : les troupes lacédémoniennes, appelées par les Béotiens, ne sont pas venues prendre Athènes ; pas plus en 415 qu'en 407, Alcibiade n'a tenté de s'emparer de la tyrannie... L'histoire thucydéenne ne transige pas avec les simplifications conceptuelles. Bien que guidée par une *physis* commune à tous les hommes, elle n'obéit pas à des lois récurrentes. Alcibiade ne suivra donc pas une voie toute tracée vers la tyrannie, puisque tout varie en fonction des individus. Si la tyrannie doit revenir à Athènes, elle n'empruntera pas nécessairement le chemin ouvert par Pisistrate et ses fils. Alors que «l'homme est mesure de toute chose» pour Protagoras,¹¹¹ l'histoire thucydéenne est fonction des individus et des circonstances qui lui imposent sans cesse des variations et la rendent imprévisible.¹¹² Les événements peuvent certes présenter des similitudes entre eux mais ils ne perdent jamais leur singularité car l'histoire reste soumise à la liberté de l'homme comme aux surprises du hasard.¹¹³ Fallait-il dès lors qu'Alcibiade se comporte comme le tyran Hippias, exilé et traître à sa patrie ? Seuls les Athéniens en ont décidé ainsi. Nourrie à la source de l'erreur et de la simplification intellectuelle, leur *Weltanschauung* force Alcibiade à suivre une logique que rien n'impose et condamne Athènes, coupable victime de l'ironie de l'histoire, à s'engager sur la voie de l'échec.

opérations militaires inédites, actes de cruauté inimaginables, paniques effroyables (I 23, 1-2 ; II 21, 2 ; 47, 3-4 ; 50, 1 ; 70, 1 ; 77, 4 ; 94, 1 ; V 66, 1-2 ; 74, 1 ; VI 31, 1 ; VII 29, 5 ; 30, 4 ; VIII 41, 2).

¹⁰⁹ Sur ce point, voir notamment D. Babut, *L'épisode de Pylos-Sphactérie chez Thucydide. L'agencement du récit et les intentions de l'historien*, «RPh» LX (1986), 59-79.

¹¹⁰ Respectivement Thuc. I 142, 7 et VI 33, 6 ; II 21, 1 ; IV 36, 3 ; VII 77, 1.

¹¹¹ Se référer ici à J. de Romilly, *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Paris 1988, 145-148.

¹¹² Thuc. III 82, 2 note ainsi au sujet des maux qui s'abattront à l'avenir sur les cités : «il s'en produira toujours tant que la nature humaine restera la même, mais qui s'accroissent ou s'apaisent et changent de forme selon chaque variation qui intervient dans les conjonctures». Consulter également Payen, *Archéologie*, cit., 153-154.

¹¹³ Périclès rappelle ainsi : «l'événement qui intervient peut à l'occasion prendre un tour non moins imprévu que les dispositions mêmes de l'homme» (Thuc. I 140, 1). Sur le rôle de la Fortune et l'importance des aléas de la guerre : Thuc. I 78, 1-2 ; 82, 6 ; 84, 3 ; 120, 3 ; 122 ; II 11, 4-5 ; VII 61, 2-3. Pour la conception thucydéenne de l'histoire : de Romilly, *Histoire et raison*, cit., 289-290 et 294-295 ; E. Golfín, *Thucydide avait-il une conception cyclique du temps ?*, «DHA», XXIX, (2003), 9-29 (notamment 20 et 29).



III. Une tyrannie en dégénérescence ou les leçons de l'anomie et de la désunion civique

Entraînés par la terrible déferlante des passions, des erreurs de jugement et des craintes irrationnelles, les régimes politiques se brisent régulièrement, dans l'œuvre de Thucydide, sur les mêmes récifs : la désunion civique, l'injustice et l'anomie. La violence tyrannique peut alors entièrement les submerger. Le régime des Pisistratides n'échappe pas aux mécanismes thucydidiens de la crise politique. Les violentes passions et les erreurs de jugement nourrissent, chez les Pisistratides comme chez les Tyrannoctones, une hostilité malveillante et meurtrière. En butte au refus d'Harmodios de céder à ses avances, Hipparque décide de l'humilier en refusant à sa sœur le droit de participer à une procession religieuse. Lourdemment affectés (*chalepós*) par une blessure (*lypè*) d'amour et d'orgueil, Harmodios et Aristogiton complotent et l'assassinent. Hippias multiplie les exécutions arbitraires.¹¹⁴ C'en est fini du bel ordre politique mis en place par Pisistrate et ses fils. Les injustices et l'anomie transforment leur bon régime en une tyrannie défiante et pesante (*chalepè*).¹¹⁵

Le processus est calqué sur celui qui conduit, en 415, Athènes à la dérive. À la suite de la mutilation des Hermès et la parodie des Mystères, « il se faisait une recrudescence chaque jour plus grande, de sauvagerie (*agriôteron*) dans les esprits, de rage à arrêter plus de gens ». ¹¹⁶ L'hostilité (*echthros*) se porte, malveillante, contre Alcibiade et pousse, destructrice, les Athéniens à multiplier les arrestations arbitraires sur la foi de témoignages indignes.¹¹⁷ La justice dysfonctionne, le consensus civique se rompt. Soupçonneuse (*hupoptès*) et intraitable (*chalepos*),¹¹⁸ l'Athènes de 415 prend le contrepied exact de la cité idéalisée de l'Oraison funèbre : « Nous pratiquons la liberté (...) pour tout ce qui est suspicion (*hupopsia*) réciproque dans la vie quotidienne : nous n'avons pas de colère (*orgè*) envers notre prochain, s'il agit à sa fantaisie, et nous ne recourons pas à des vexations, qui, même sans causer de dommage, se présentent au dehors comme blessantes. Malgré cette tolérance, qui régit nos rapports privés, dans le domaine public, la crainte nous retient avant tout de rien faire d'illégal, car nous prêtons attention (...) aux lois – surtout à celles qui fournissent un appui aux victimes de l'injustice ». ¹¹⁹ Le manque d'*euboulia* des Athéniens de 415 conduit la cité à sa perte, selon Thuc. VI 15, 3. Le danger est double. Sur le plan extérieur, la trahison d'Alcibiade mène à la défaite puisqu'il conseille judicieusement aux Lacédémoniens d'attaquer le corps expéditionnaire en Sicile et de fortifier Décélie pour abattre la puissance athénienne.¹²⁰ Sur le plan intérieur, son exil déstabilise profondément la cité. S'il conduit à placer les affaires athéniennes entre les mains de dirigeants intéressés par la seule satisfaction de leurs ambitions personnelles,¹²¹ il provoque encore indirectement la révolution de 411

¹¹⁴ Thuc. VI 54, 3-4 ; 56, 1-2 ; 57, 3 ; 59, 1-2.

¹¹⁵ Thuc. VI 59, 2.

¹¹⁶ Thuc. VI 60, 2.

¹¹⁷ Thuc. VI 53, 2 ; 60, 2 et 5 ; 61, 1.

¹¹⁸ Thuc. VI 53, 2 ; 60, 1 et 3.

¹¹⁹ Thuc. II 37, 2-3.

¹²⁰ Thuc. VI 92, 5.

¹²¹ Thuc. II 65, 10-11 ; VI 15, 4.



en cherchant à renverser l'ordre démocratique afin d'assurer son retour.¹²² Comme le suggère Thucydide, VIII 68, 4, le nouveau régime oligarchique des Quatre Cents pourrait être rapproché de celui des tyrans athéniens. À l'instar de la crise qui a frappé le gouvernement d'Hippias, les dysfonctionnements de la justice comme l'anomie grandissante sont, en 411, les vecteurs d'une violence tyrannique qui s'empare entièrement des oligarques et plonge la cité dans la crainte et la défiance (*hupoptôis*).¹²³ Les assassinats se multiplient, les institutions sont vidées de leur substance, la justice est à l'arrêt. Si les oligarques arrêtent et bannissent des Athéniens, ils songent encore à trahir la cité en passant alliance avec Sparte.¹²⁴

Défiance, malveillance, violence, injustice, arbitraire, anomie... les cités en crise portent sans cesse, dans *La Guerre du Péloponnèse*, les mêmes stigmates. C'est encore vrai d'Athènes ravagée par la peste comme de Corcyre en proie à la *stasis*.¹²⁵ Le cas de l'empire athénien semble encore plus significatif dans le cadre de cette étude. L'*archè* athénienne se transforme effectivement en une tyrannie insupportable selon un processus dégénératif comparable à celui qui s'empare de la tyrannie des Pisistratides et conduit, dans une certaine mesure, Athènes aux violences des Quatre Cents. En proie aux passions, la bonne entente entre les membres de la Ligue de Délos dégénère rapidement en des relations défiantes et haineuses. L'anomie grandit. Les alliés n'honorent plus leurs obligations, les Athéniens sont contraints d'asservir, contrairement à la règle, les cités récalcitrantes : «Après quoi, [les Athéniens] combattirent contre Naxos qui avait fait défection (...). Ce fut la première cité alliée asservie contrairement à la règle (*para to kathestêkos edoulôthê*) (...). Parmi les raisons expliquant les défections, il y avait surtout l'inexactitude à s'acquitter des contributions en argent ou en navires, et éventuellement, la désertion : les Athéniens montraient des exigences strictes, et ils étaient odieux (*lupèroi*) à des gens qui, n'ayant ni l'habitude ni le goût de se donner de la peine, se voyaient mis, par eux, en face de la contrainte. Aussi bien, d'une façon générale, l'autorité des Athéniens ne s'exerçait-elle plus comme avant, avec l'agrément de tous».¹²⁶ Odieux (*lupèros*) et détesté (*miseisthai*), l'empire se transforme dès lors en un pouvoir dur (*chalepè archè*) et injuste qui maltraite et asservit ses sujets.¹²⁷

Le schéma explicatif thucydidéen des dérives tyranniques se vérifie encore, à l'inverse, avec les contre-exemples de Cylon et de Pausanias. L'union civique comme la solidité d'institutions garantes des lois et de la justice s'offrent, dans les deux cas, comme de puissants remparts contre les ambitions tyranniques. La tentative de Cylon échoue ainsi en 632 : «Il occupa l'acropole, avec l'intention de prendre la tyrannie (...). Les Athéniens s'en avisèrent : des campagnes, ils vinrent en masse contre nos gens et s'installèrent pour les assiéger. Puis, le temps passant, la plupart, las de poursuivre le siège, s'en retournèrent, donnant les pleins pouvoirs aux neuf archontes pour exercer la surveillance et tout régler selon ce qu'ils jugeraient le mieux (à cette époque, le principal de l'administration était aux mains des neuf archontes) (...). Cylon et son frère, alors,

¹²² Thuc. VIII 47, 1-48, 1 ; 54, 1. Sur la révolution de 411, voir notamment J. Boëldieu-Trevet, *De Thucydide à Xénophon : s'opposer aux Quatre Cents et aux Trente*, in Fromentin - Gotteland - Payen (a cura di), *Ombres de Thucydide*, cit., 291-305.

¹²³ Thuc. VIII 66, 5 et 68, 1. Sur la question de la dimension tyrannique des Quatre Cents, consulter notamment Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 143-144.

¹²⁴ Thuc. VIII 65, 1-66, 5 ; 67, 3 ; 70, 1-2.

¹²⁵ Pour Athènes en proie à la peste et à l'invasion de l'Attique : Thuc. II 50, 1 ; 52, 3-4 et 53, 1-4 ; 60, 4. Pour Corcyre : Thuc. III 81, 3-5 et 82, 1 et 83, 1-3.

¹²⁶ Thuc. I 98, 4 – 99, 2.

¹²⁷ Thuc. I 63, 2-3 ; 68, 3 ; 77, 5 ; 99, 1-2 ; 122, 3 ; 124, 3 ; II 64, 5 ; III 10, 3-5 et 37, 2 ; IV 86, 5.



s'échappent (...).¹²⁸ Corrompu par les mœurs perses, Pausanias aspire quant à lui à une domination tyrannique sur les Grecs. Son projet est cependant contrarié par les éphores qui, sourds aux témoignages indignes des hilotes, le convoquent pour l'entendre et finissent par l'arrêter pour l'emmurer vivant dans un sanctuaire.¹²⁹

Façonné en instrument d'intelligibilité de la crise politique dans *La Guerre du Péloponnèse*, l'exkursus sur Pisistrate et ses fils sert encore la prise de position de Thucydide dans les débats du début du IV^e siècle consacrés aux origines de la défaite athénienne de 404. À qui revient la responsabilité d'un échec tenu, à la veille du conflit, pour improbable ? Pour Lysias, Athènes a été trahie par Alcibiade dont la perfidie aurait, entre autres méfaits, provoqué la fortification de Décélie, la défaite de Sicile comme celle d'Aigos Potamoi.¹³⁰ Pour Thucydide, la responsabilité de la défaite est surtout collective. Si Alcibiade a, par ses excès comme par son ambition personnelle, mis en péril la cité, il a surtout défendu l'*homonoia* athénienne en dissuadant les marins de Samos de partir en guerre contre les Quatre Cents.¹³¹ Ce sont surtout, dans *La Guerre du Péloponnèse*, les divisions intestines qui ont abattu la puissance athénienne. Reflet des funestes conséquences de la corruption du consensus civique dans l'Athènes archaïque, moteur de la terrible désunion de la cité en 411, la tyrannie des Pisistratides sert, dans l'œuvre de Thucydide, une démonstration d'ensemble qui attribue à la dissension civique la responsabilité du déclin politique.¹³² Des premiers temps de la Grèce à la Sicile archaïque ou classique, d'Épidamne à Mégare, la *stasis* est toujours cause de ruine,¹³³ notamment car elle empêche la loi de contrer les excès de la nature humaine.¹³⁴

La logique de l'exkursus VI 53-59 est bien, à cet égard, la fille des angoisses athéniennes de la fin du V^e siècle. Les violences de la guerre, la peste comme les critiques sophistiques amènent effectivement les contemporains de Thucydide à interroger le rôle tenu par la loi dans la survie de l'humanité. En prêtant une attitude féroce et sauvage aux Athéniens de 415, Thucydide prend à son compte l'opposition entre *nomos* et *physis* établie par le sophiste Hippias.¹³⁵ Sans loi et sans justice, ils renouent alors avec la vie bestiale et confuse des premiers hommes, telle que l'ont notamment dépeint Protagoras et Critias.¹³⁶ Garante de la survie de l'homme et de l'existence des cités, la loi et la raison¹³⁷ sont encore les seules à les préserver de la violence tyrannique. Contre l'idée la plus simple selon laquelle les hommes subissent malgré eux la tyrannie d'un individu, Thucydide fait sien, avec VI, 53-59, la démonstration de l'Anonyme de

¹²⁸ Thuc. I 126, 5-10.

¹²⁹ Thuc. I 94-95 ; 128, 3 ; 130, 1-2 ; 132, 1-5 ; 133, 1 ; 134, 1-4. Pour Thuc. I 18, 1, l'*eunomie* spartiate préserve leur cité de la tyrannie.

¹³⁰ Lys. XIV 16-17 ; 30 ; 37-40 et Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 36 et 41.

¹³¹ Thuc. VIII 82, 2 et 86, 4-5. Sur l'importance de la notion d'*homonoia* à la fin du V^e siècle, voir notamment S. Celato, *Homonoia e polis greca*, «CRDAC» XI (1980-1981), 265-269 et J. de Romilly, *L'invention de l'histoire politique chez Thucydide*, Paris 2005, rééd. 2011, 158.

¹³² Thuc. II 65, 10-12 et Lévy, *Athènes devant la défaite*, cit., 37-39.

¹³³ Thuc. I 2, 3-5 ; 12, 1-2 ; 24, 3-4 ; IV 61, 1-2 et 64, 4-5.

¹³⁴ Thuc. III 84, 2.

¹³⁵ D'après Plat. *Prot.* 337e, Hippias appelle le *nomos* le «tyran des hommes» car il s'oppose à la nature. Voir ici J. de Romilly, *La loi dans la pensée grecque*, Paris 1971, rééd. 2002, 65 et J. Czerwínska, *The state and the law in the light of sophistic doctrine and historical works of Thucydides*, «SPhP» VII (1988), 37-49.

¹³⁶ Plat. *Prot.* 322 c sq (Protagoras) ; Sext., *M.* IX 54 (Critias). Voir encore Eur. *Supp.* 201-202 ; Isocr. III 6 ; IV 28 ; XI 25 ; XV 254. Sur ce point de Romilly, *La loi*, cit., 85, 165, 221.

¹³⁷ Anon. *Jambl.* III 6 ; VI 1 et 5 ; Eur. *Tr.* 671-672 ; Lys. II 19 ; Plat. *Crit.* 50a ; Isocr. III 5-9 ; IV 39 et XV 253-256. Voir J. de Romilly, *La loi*, cit., 64, 116, 173-174.



Jamblique : «La tyrannie, un fléau si grave et si funeste, n'a pas d'autre cause que le manque de législation (...). Celui qui estime que la royauté qu'exerce le tyran vient d'une autre cause que l'absence de législation et du désir d'avoir plus, est un insensé. C'est en effet quand tout le monde est tombé dans le vice que cela se produit, car il n'est pas possible que les hommes vivent sans loi ni justice».¹³⁸ Ce n'est pas ainsi par nature que la tyrannie athénienne archaïque est devenue intolérable, mais en raison de l'impuissance des Pisistratides comme des Tyrannoctones à préserver l'eunomie de la cité. Le durcissement tyrannique de l'empire athénien ne résulte pas de la seule violence des Athéniens mais repose aussi sur l'incapacité des membres de la Ligue de Délos à respecter les règles. La cité athénienne n'a pas enfin perdu la Guerre du Péloponnèse du fait de la trahison du tyran Alcibiade mais bien parce que les Athéniens ont été incapables de conserver le consensus civique en violant les lois et la justice. Avec l'exkursus VI 53-59, l'idéologie de puissance défendue par Thucydide trouve ainsi, aux lendemains du conflit, un solide argument à opposer aux acerbes critiques de ses contemporains qui ont tendance à placer les ambitions impériales de leurs prédécesseurs à l'origine de leurs malheurs.

Conclusion

La clef des questions posées par les historiens contemporains sur la place, la fonction et la logique de l'exkursus sur la tyrannie de Pisistrate et de ses fils est à trouver dans l'œuvre de Thucydide comme dans son contexte de production. Marqués par les soubresauts de la vie politique athénienne du V^e siècle, les chapitres VI 53-59 résonnent des bons principes à l'origine du gouvernement de Périclès ou de la Ligue de Délos mais aussi des colères irréflechies des foules athéniennes lors de la Guerre du Péloponnèse comme des dérives tyranniques des Quatre Cents ou encore des Trente.¹³⁹ Prise dans les interrogations de son temps, l'analyse de la dégénérescence de la tyrannie athénienne fait sienne les couples notionnels qui alimentent les réflexions des sophistes et des premiers orateurs attiques : la passion et la raison, la nature et la loi, l'eunomie et l'anomie, la concorde et la désunion civique, la démocratie et la tyrannie ou l'oligarchie...

Composée probablement au début du IV^e siècle, la description thucydidéenne de la tyrannie des Pisistratides semble, par ailleurs, construite pour répondre aux passages les plus tardifs de *La Guerre du Péloponnèse* tels que la Pentékontaétie et l'Oraison funèbre.¹⁴⁰ Elle pourrait même honorer les objectifs qui président à la rédaction des analyses sur la formation de l'empire athénien : «J'ai consacré une digression à en faire le récit, car mes devanciers avaient tous négligé cette matière, pour traiter soit de la Grèce avant les Guerres médiques, soit des Guerres médiques elles-mêmes ; un seul l'a abordée, dans son Histoire de l'Attique, c'est Hellanikos, et il n'a donné que de brèves mentions, sans exactitude chronologique. En même temps, un tel exposé permet de voir comment fut instituée la domination athénienne».¹⁴¹ Avec les chapitres VI 53-59, il faut effectivement compléter l'information historique du texte d'Hérodote sur les Pisistratides, contrer les traditions colportées par Hellanikos et encore, grâce à leur mise

¹³⁸ Pour l'ensemble du passage : Anon. Jambl., VII 12-16.

¹³⁹ Sur l'arbitraire et la violence tyrannique des Trente, voir notamment Xen. *Hell.* II 3, 11 et Aristt. *Ath.* XXXV 4.

¹⁴⁰ De Romilly, *Impérialisme*, cit., 206.

¹⁴¹ Thuc. I 97, 2.



en parallèle avec l’Oraison funèbre et la Pentékontaétie, servir la démonstration générale de Thucydide qui fait de la crise morale et civique le moteur de la défaite athénienne de 404.

Ainsi calibré par Thucydide, l’excurus peut honorer une double fonction. Il s’agit d’abord, avec lui, de prendre position dans les débats sur les origines de la défaite athénienne en pointant du doigt non pas l’idéal impérialiste¹⁴² mais la responsabilité collective des Athéniens qui, pris par des passions irréflechies et emportés par des erreurs de jugement, ont été incapables d’honorer la stratégie proposée par Périclès au début du conflit.¹⁴³ Il faut encore, dans une perspective sophistique, combattre l’ignorance, redresser le jugement de ses contemporains et faire valoir la raison pour éviter les fautes à venir. Alors que les égarements des Athéniens en 415 ont montré combien la méconnaissance de l’histoire peut se révéler néfaste à la cité, la mise au point thucydidéenne sur la tyrannie des Pisistratides a, comme les autres analyses de l’œuvre, vocation à servir de «trésor pour toujours» (*ketéma es aiei*) utile pour éclairer ses futurs lecteurs en leur fournissant un modèle d’intelligibilité du devenir politique.¹⁴⁴ Au même titre que la description de la peste,¹⁴⁵ la digression doit ainsi fournir un savoir préalable pour ne pas être désarmé devant l’inconnu, agir au mieux face à une situation historique qui peut se répéter et assurer ainsi, dans une perspective politique, le bien de la cité.¹⁴⁶

Francis Larran
Lycée Martin Luther King
21 avenue du Général de Gaulle
77600 Bussy-Saint-Georges
francislarran77@gmail.com

on line dal 23.12.2013

Abstract

L’étude cherche à éclairer le sens et la fonction de l’excurus de Thucydide consacré, en VI 53-59, à la tyrannie de Pisistrate et de ses fils en le replaçant dans l’ensemble de La Guerre du Péloponnèse comme dans son contexte de production du début du IV^e siècle avant J.-C. Profilé en fonction de moments majeurs de l’histoire athénienne du V^e siècle, la tyrannie athénienne archaïque est considérée, par Thucydide, comme un outil d’intelligibilité de la crise politique, utile pour comprendre les dérives de l’empire athénien comme celles de la cité athénienne lors de la Guerre du Péloponnèse. Marqué du sceau de la pensée sophistique, l’analyse thucydidéenne de la tyrannie des Pisistratides permet de redresser les opinions incertaines de ses contemporains portées des traditions orales erronées comme de répondre aux polémiques du début du IV^e siècle consacrées aux origines de la défaite de 404. Ce n’est pas tant ainsi les ambitions tyranniques d’Alcibiade qui expliqueraient la chute d’Athènes que l’injustice, l’irréflexion

¹⁴² Sur ce point, voir de Romilly, *Impérialisme*, cit., 290-291.

¹⁴³ Thuc. II 65, 6-7.

¹⁴⁴ Thuc. I 22, 4.

¹⁴⁵ Thuc. II 48, 3.

¹⁴⁶ Voir ici Darbo-Peschanski, *Thucydide historien du présent*, cit., 658 et 660.



et les folles passions de foules athéniennes incapables de résister à de fatales dérives tyranniques.

Mots clés: Thucydide, Pisistrate, Guerre du Péloponnèse, crise politique, sophiste.

This article analyses meaning and function of Thucydides' excursus, VI 53-59, which deals with the tyranny of Peisistratos and his sons. The excursus is analysed in comparison with its creation's historical context, the 4th cent. B.C., and with the Peloponnesian War. This archaic tyranny is closely connected to the major events of Athenian history in the 5th cent. and is considered by Thucydides as a way of understanding the political crisis and the downward spiral of Athens and its Empire during the Peloponnesian War. Thucydides's analysis of the Peisistratids' tyranny, inspired by the sophists, enables us to clarify the disputable opinions of his contemporaries which were conveyed thanks to faulty stories that were told orally. His analysis also permits to understand the controversies that were stirred up during the early 4th cent. and that dealt with the origins of the defeat of Athens in 404 B.C. The fall of Athens is due not only to Alcibiades' tyrannical ambitions but also to the injustice, the short-sightedness, and the passions of Athenian crowds who were unable to resist inexorable tyrannical excesses.

Keywords: Thucydides, Peisistratos, Peloponnesian War, political crisis, sophist.